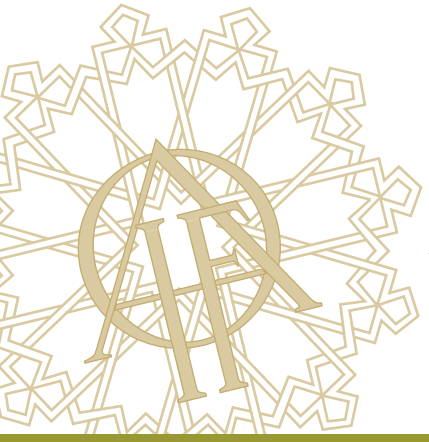
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 35 (2001), p. 129-142

Anne-Claire de Gayffier-Bonneville

L’hommage à Muḥammad ʿAlī, succédané d’un culte dynastique en Égypte.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

Anne-Claire de GAYFFIER-BONNEVILLE

L'hommage à Muḥammad ʿAlī, succédané d'un culte dynastique en Égypte

Du 18 juin 1805, date à laquelle la Sublime Porte nommait Muḥammad ʿAlī gouverneur d'Égypte, au 18 juin 1953, jour de la proclamation de la République par le général Nağīb, onze membres d'une même famille se succédèrent sur le trône d'Égypte. C'était là le résultat de la politique volontariste de Muḥammad ʿAlī et de ses successeurs qui, pendant près d'un demi-siècle, avaient multiplié les démarches auprès de la Sublime Porte. Ce long effort, couronné de succès, pour assurer la transmission du pouvoir au sein de la famille de Muḥammad ʿAlī ne s'accompagna cependant pas, comme il eût été prévisible, du développement d'un culte dynastique. Il paraît pourtant improbable, eu égard à la détermination des dirigeants égyptiens à faire aboutir leur projet dynastique, d'une part, et à leur attention et aux soins qu'ils ont accordés à leur image publique, d'autre part, qu'un tel projet n'ait pas été nourri. Ce sont dès lors les manifestations lacunaires de ce culte qu'il importe de retrouver en s'interrogeant sur les raisons de son épanouissement manqué.

Au début de juillet 1805, Muḥammad ʿAlī qui avait débarqué quatre ans plus tôt en Égypte avec le corps expéditionnaire ottoman venu combattre les Français, écoutait, non sans satisfaction, dans sa maison de l'Azbakiyya la lecture du firman qui lui conférait la charge de *wālī* d'Égypte. Il était parvenu en quelques mois, à force de subtiles manœuvres, à évincer ses rivaux les plus sérieux au poste de gouverneur de l'Égypte. Il n'eut de cesse dès lors d'affermir son pouvoir sur la province et d'obtenir de la Sublime Porte l'assurance de la transmission de sa charge à ses descendants. Le 29 mars 1833, le traité signé à Kütahya après la défaite de l'armée ottomane devant les troupes placées sous le commandement d'Ibrāhīm Pacha, fils aîné de Muḥammad ʿAlī, venait confirmer le gouverneur dans ses fonctions. Huit ans plus tard, le 1er juin 1841, en échange du renoncement par Muḥammad ʿAlī à la Syrie, *un firman* d'investiture accordait le gouvernorat héréditaire de l'Égypte à la famille de Muḥammad ʿAlī suivant l'ordre d'aînesse mâle comme cela était pratiqué en Turquie même [1]. À la mort du souverain

[1] Veinstein montre qu'il n'y avait pas de principe successoral à proprement parler dans la dynastie ottomane. Le fratricide fut instauré par Mehmed II au XVe siècle, mais la pratique recula ce qui permit au principe du séniorité de s'établir. (*Histoire de l'Empire ottoman*, sous la direction de R. Mantran, Fayard, 1989, p. 165 sq.)

AnIsl 35 (2001), p. 129-142 Anne-Claire de Gayffier-Bonneville

régnant, le pouvoir revenait au membre le plus âgé de la famille, qu'il fût le fils, le frère ou l'oncle du défunt. Le petit-fils succéda donc au grand-père, avant que la direction du pays n'échoie au fils cadet de Muḥammad ʿAlī, Saʿīd Pacha. Le pouvoir en Égypte était désormais entre les mains d'une lignée, ce qui, depuis la mort du dernier descendant de Ṣalāḥ al-Dīn en 1250 ne s'était pas produit.

Le troisième successeur de Muḥammad ʿAlī, Ismāʿīl, se montra toutefois incomplètement satisfait de ce mode de succession. Il ambitionnait de transformer l'Égypte au point de pouvoir « [faire] partie de l'Europe[2] » ; aussi aspirait-il, à l'instar des dynasties royales européennes, à l'application du principe de succession directe. À grands renforts de cadeaux, il parvint, en mai 1866, à obtenir du sultan ʿAbd al-ʿAzīz que la règle soit modifiée au bénéfice de celle de la primogéniture mâle parmi ses descendants. Le sultan, semble-t-il, se laissa relativement facilement convaincre, moyennant cependant une forte compensation financière, dans la mesure où il aspirait lui aussi à doter l'Empire ottoman d'un système successoral équivalent[3]. Le trône d'Égypte demeura dès lors, et pendant 87 ans, dans la famille d'Ismāʿīl ; la transmission en ligne directe souffrit toutefois de nombreuses entorses.

L'établissement d'une dynastie en Égypte avait été le fruit de longues tractations entre le *wālī* et la Sublime Porte ; le crédit populaire qui entourait les personnes de Muḥammad ʿAlī et Ismāʿīl avait également joué en faveur de cette évolution politique. Ainsi, ce fut en réponse à la demande formulée par les ulémas d'Égypte à Istanbul que Muḥammad ʿAlī fut nommé au poste de gouverneur en 1805. Ce dernier s'était fait remarquer pour ses qualités de justice et d'intégrité. Homme attentif au peuple, il n'hésitait pas à en prendre la défense, notamment dans tout ce qui avait trait aux prélèvements fiscaux extraordinaires ; il cherchait en outre à agir dans la concertation plutôt que d'imposer des décisions. Il se présentait en définitive sous les traits du chef idéal.

Clot-Bey témoigne : « Méhémet Ali (Muḥammad ʿAlī) était soutenu par le peuple qui l'avait vu faisant lui-même la police au Caire, souvent arrêter et punir quelque fois de sa main ses soldats qui se livraient au pillage. […] Plein de déférence envers les cheikhs, il leur faisait part des difficultés de la situation et les forçait ainsi à lui procurer les moyens d'y parer[4]. » Il avait en effet activement cherché à gagner la confiance des hommes influents au Caire, Sayyid ʿUmar Makram, *naqīb al-ašrāf*, les cheikhs soufis Al-Sādāt et Al-Bakrī, le recteur d'Al-Azhar, le cheikh Al-Šarqāwī. Il aurait à cette fin, rapporte Ğabartī[5], rencontré nuitamment ʿUmar Makram pour lui jurer qu'une fois au pouvoir il n'entreprendrait aucune action sans avoir obtenu au préalable l'assentiment des ulémas.

Les témoignages s'accordent pour reconnaître chez Muḥammad ʿAlī son grand sens de l'intrigue[6]. Il avait senti l'opportunité qui s'offrait à lui de saisir le pouvoir, mais plutôt

[2] Expression employée par ʿAbbās Ḥilmī II dans ses mémoires. *Mémoires d'un souverain par 'Abbâs Hilmi II, Khédive d'Égypte (1892-1914)*, texte édité et présenté par Amira el-Azhary Sombol, CEDEJ, Le Caire, 1996, p. 36

[3] P. J. Vatikiotis, *The History of Modern Egypt from Muhammad Ali to Mubarak*, 4e édition, Weidenfeld and Nicolson, 1991, p. 75.

[4] Clot-Bey, *Aperçu de l'Égypte* édition, Marseille, 1862, p. 40.

[5] ʿAbd al-Raḥman al-Ğabartī, *ʿAğā'ib al-Āṯār fi al-Tarāğim wa-l-Aḫbār*, 4 vol., Le Caire, 1882, p. 4-34.

[6] Si la population porta Muḥammad ʿAlī au pouvoir, il sut également manœuvrer pour parvenir à ses fins, comme le montre ce récit publié sous les auspices du roi Fu'ād : « Méhémet Ali en sortant du palais du pacha aurait fait répandre dans la ville qu'il avait été nommé pacha à trois

que de le prendre par la force, il avait préféré y être porté « par la volonté du peuple » et obtenir la sanction officielle de la Sublime Porte. Cette accession au pouvoir tout à fait exceptionnelle dans l'Empire ottoman – où le gouverneur était, de façon générale, préalablement désigné par la Sublime Porte puis imposé au pays par l'autorité suzeraine – lui valut dès les premiers instants de son règne une révérence particulière. Il importe surtout de noter l'attention portée par Muḥammad ʿAlī à son image publique dès avant son investiture à la charge de *wālī* d'Égypte.

Le souci de s'associer au peuple, d'être reconnu par lui demeura une préoccupation de Muḥammad ʿAlī pendant son règne. C'était là un phénomène nouveau qui toucha à peu près au même moment le pouvoir ottoman. Le sultan Mahmut II qui accéda au pouvoir trois ans après Muḥammad ʿAlī, en 1808, inaugura une politique similaire, visant à se rendre visible à tous. Rompant définitivement avec la règle de la réclusion impériale, qui depuis le XVII^e siècle avait déjà eu tendance à s'assouplir, il circula en voiture dans la capitale, donna des réceptions, assista à des concerts, orientation politique que, pendant trois quarts de siècle, ses successeurs confirmèrent [7]. Le pouvoir se mettait en scène : le dirigeant cherchait, en rendant manifeste sa participation à la vie publique, à renforcer son autorité et à renouveler l'adhésion des populations. Clot-Bey attribue cette nouvelle orientation à l'appétit de gloire de Muḥammad ʿAlī [8]. La simultanéité des évolutions en Égypte et à Istanbul donne plutôt à penser qu'un courant, très probablement inspiré des usages politiques occidentaux, promouvait une nouvelle représentation du pouvoir.

Muḥammad ʿAlī se rendait ainsi accessible au peuple d'Égypte. Les deux fêtes de baïram fournissaient au vice-roi une excellente occasion de se montrer. Les palais du Caire ou d'Alexandrie, selon le lieu où Muḥammad ʿAlī avait élu à cette date résidence, étaient ouverts à la population qui pouvait venir rendre hommage à son dirigeant. L'espace était, bien sûr, aménagé de façon à forcer l'admiration et le respect du visiteur : il fallait traverser sur de somptueux tapis moult jardins, cours intérieurs et appartements plus magnifiquement illuminés les uns que les autres, avant de pénétrer dans la pièce où se tenait le vice-roi. La solennité du lieu était encore accentuée par la présence de douze grands flambeaux supportés par de très hauts candélabres d'argent répartis sur deux rangées entre lesquelles le visiteur devait passer pour saluer le *wālī*, qui, entouré de ses officiers, accueillait celui-ci « avec

queues, sans préciser le lieu de son pachalik. Aussi un commencement d'émeute militaire éclata-t-il séance tenante contre Khourchid pacha qui eut toutes les peines à regagner la Citadelle et la multitude proclamait déjà le nouveau pacha gouverneur du Caire. Trois jours à peine après la cérémonie et ces événements [...], Méhémet Ali cédait aux instances des cheikhs et acceptait de leur main la pelisse (*kurk*), la tunique (*qaftan*) et le bonnet (*qaouq*) de vâli d'Égypte en remplacement de Khourchid pacha. La population, qâdi en tête, réclamait – en vain d'ailleurs – le départ de celui-ci qu'elle considérait comme destitué par elle. » Le 9 ou 10 juillet 1805, selon les sources, « arrivait au Caire un officier de la Porte muni d'un firman impérial promulgué en réponse à la requête de la population égyptienne. Le choix des ulémas était approuvé. » Extrait de J. Deny, *Sommaire des Archives turques du Caire*, Société royale de Géographie d'Égypte, Le Caire, 1930, p. 82. Voir également chez A.L. al-Sayyid Marsot (*Egypt in the Reign of Muhammad Ali*, Cambridge Middle East Library, 4^e éd., 1996, chapitre 3) les témoignages de Ǧabartī, Mengin, agent français au Caire et Drovetti, en poste à Alexandrie.

[7] F. Georgeon, « Le sultan caché. Réclusion du souverain et mise en scène du pouvoir à l'époque de Abdülhamid II (1876-1909) » *in Turcica*, vol. 27, 1997, p. 92-97.

[8] « Méhémet Alî était épris de gloire. Il pense beaucoup, non seulement à la réputation qui entoure son nom pendant sa vie, mais à celle qu'il laissera après sa mort. » (Clot-bey, *Aperçu de l'Égypte*, p. 52).

bienveillance [9] ». Le vice-roi jouait sur la double image d'un souverain ouvert mais qui ne pouvait manquer d'inspirer de la déférence. Visible pour le peuple, il n'en incarnait pas moins le pouvoir et la puissance de l'État.

Le rituel de la fête du Nil, qui célébrait la crue au moment où elle atteignait son plus haut niveau dans les premiers jours d'août, avait également été adapté de façon à montrer la participation du *wālī* à la liesse populaire. C'était à son signal que la digue construite à l'embouchure du canal qui longe l'île de Rawḍa, était abattue. Au moment où l'eau jaillissait, des monnaies d'or étaient jetées par le pacha et sa suite, à la satisfaction des plongeurs les plus habiles [10].

Les témoignages de fidélité au souverain, sous forme de grandes fêtes populaires, étaient toutefois exceptionnels. Celle d'Alexandrie qui se déroula à l'issue de la guerre menée de 1811 à 1823 dans la péninsule Arabique contre les Wahhābites fut organisée par les consuls européens selon un rituel emprunté à l'Occident. Le consul français Thédénat-Duvent note d'ailleurs : « Les Francs donnèrent à son altesse une fête magnifique, qui lui fut d'autant plus agréable que ces démonstrations de fidélité, de gratitude et d'amour sont peu communes dans les provinces ottomanes [11]. » Un arc de triomphe avait été dressé dans le « quartier des Francs » à Alexandrie, ainsi qu'un pavillon chinois « sur la grande place d'Alexandrie. […] Sur la même place et du côté opposé à ce pavillon était érigé une colonne surmontée d'un globe qui s'en détachait pour paraître suspendu dans les airs. Les exploits de Méhémet Ali y étaient représentés ; ses campagnes dans le Yémen contre les Wéhabites y occupaient le premier rang. Des feux placés dans la colonne et dans le globe conservaient à ces tableaux assez de transparence pour les faire ressortir. Les armes de l'Empire ottoman, celles du prince […] et quelques inscriptions ornaient la base de ce monument auquel des drapeaux et des canons, groupés sur le piédestal donnaient toute l'apparence d'un trophée de guerre. » L'arrivée de Muḥammad ʿAlī dans ce décor qui parlait plus, à l'évidence, à l'esprit des Occidentaux qu'à celui des Égyptiens fut saluée par des ovations. La fête se poursuivit par des feux d'artifice, des concerts, des danses, spectacle offert à toutes les couches de la société. Là encore, l'inspiration européenne dans l'organisation de la fête se faisait sentir : il s'agissait d'associer toute la population aux réjouissances. Le rituel des cérémonies à la gloire du souverain, tel qu'il se pratiqua jusque sous le dernier roi de la dynastie, était en revanche essentiellement élitiste [12], à l'exception de la célébration de l'anniversaire royal où la course au flambeau organisée de Louxor au Caire était destinée à marquer l'union symbolique du roi et de son peuple. Les réceptions étaient ainsi réservées à un cercle étroit

[9] M.P.P. Thédénat-Duvent, *L'Égypte sous Méhémet Ali ou aperçu rapide de l'administration civile et militaire du pacha*, Paris, 1822, p. 148.

[10] *Ibid.*, p. 142.

[11] *Ibid.*, p. 92.
À l'occasion de la fête organisée en l'honneur du vice-roi, le consul français lit un poème composé par ses soins à la gloire du gouverneur de l'Égypte. Il commence par ces vers :
« Prince, le ciel au jour de ta naissance,
Versa sur toi la coupe de ses dons
En te donnant valeur, bonté, puissance
De la vertu t'inspira les leçons !
O Mehémed ! Des sages Ptolémées
Ton règne heureux rappelle la grandeur
Et sous tes lois, les cités ranimées
Ont retenti des accents de bonheur [...] »
Muḥammad ʿAlī fit traduire ces vers en turc.

[12] E. Sivan, *Mythes politiques arabes*, Fayard, 1995, p. 119 sq.

de notables ; pour le plus grand nombre, la fête n'était synonyme que de congé et de fanfare dans les squares ; les pauvres, en outre, bénéficiaient d'une distribution d'aumônes.

Le prestige de Muḥammad ʿAlī reposait également sur sa politique. Sommé par le sultan d'aller délivrer les Villes saintes tombées aux mains des Wahhābites, sa victoire lui conféra une renommée immense, non seulement en Égypte mais dans le monde musulman [13].

Il insuffla, en outre, dans le pays un élan de modernité qui le fait considérer encore aujourd'hui comme le père de l'Égypte moderne. Tout en faisant appel à des conseillers européens, il envoya des missions scolaires en Europe acquérir les nouveaux savoirs. L'Égypte fit peau neuve : avec l'aide d'officiers et sous-officiers français restés dans le pays, elle se dota d'une armée puissante et fidèle du fait du recrutement local des soldats ; l'administration fut modernisée, les ressources de l'Égypte mises en valeur, la culture du coton à longue fibre particulièrement favorisée ; le système d'éducation bénéficia également de l'attention du *wālī* tandis que les premiers journaux, au public très limité, étaient imprimés. Instigateur de ces réformes profondes, Muḥammad ʿAlī incarnait le despote juste et moderniste, archétype du héros politique pour les intellectuels arabes de son époque. Le cheikh Rifāʿa al-Ṭahṭāwī n'hésitait pas à le louer comme « l'unique en son temps, par ses qualités, par sa justice et son équité », « le roi sage, l'émir vertueux et le sultan juste [14] ».

C'est l'image du despote éclairé qui fut d'ailleurs reprise lorsque, pour le célébrer un siècle après sa mort, le roi Fārūq commanda un monument à la gloire de son ancêtre. La statue équestre de Muḥammad ʿAlī et son piédestal, hauts de trois mètres environ, conservés dans le musée récemment aménagé dans le Palais ʿAbdīn au Caire, étaient faits sur le modèle d'une œuvre, plus petite, réalisée à la gloire de Frédéric II [15], et dont le roi Fārūq avait auparavant fait l'acquisition. L'ouvrage rappelle les grandes heures de la politique du vice-roi et ses principales réalisations. La partie la plus large du piédestal est encadrée aux quatre angles de statuettes des descendants du vice-roi, Ibrāhīm, Saʿīd, Ismāʿīl, Fu'ād et de quatre allégories féminines, l'agriculture, l'éducation, la justice et l'industrie. Chaque face du dé est décorée d'un bas-relief lui-même précédé d'une scène en ronde bosse. On peut ainsi voir de face Muḥammad ʿAlī au milieu des Égyptiens et en arrière plan la Citadelle ; sur le côté droit, la victoire de Nizib sur les troupes turques, le 24 juin 1839, et la signature du Traité de Londres en juillet 1841 qui assurait à Muḥammad ʿAlī la possession de l'Égypte à titre héréditaire ; sur le côté gauche, la conquête du Soudan et la fondation de Khartoum en 1822 ; enfin la face arrière montre le phare d'Alexandrie. À l'instar de Frédéric II, Muḥammad ʿAlī était ainsi présenté en despote éclairé qui libéra le pays de l'oppression

[13] Cf. P.J. Vatikiotis, *The History of Egypt from Muhammad Ali to Mubarak*, 4e éd., Londres, 1991, p. 64 ; G. Fargette, *Méhémet Ali. Le fondateur de l'Égypte moderne*, L'Harmattan, 1996, p. 67-68. Ce dernier indique que Muḥammad ʿAlī aurait profité de la gloire acquise par la prise de contrôle des Villes saintes de la péninsule Arabique pour mettre la main sur les biens immobiliers des mosquées et des fondations religieuses, comme Al-Azhar.

[14] Cité par S. Bouzid, *Mythes, utopie et messianisme dans le discours politique arabe moderne et contemporain*, L'Harmattan, 1997, p. 163.

[15] Frédéric II fut roi de Prusse de 1740 à 1786. Après la guerre de Sept Ans, il s'efforça de mener une politique propre à reconstituer la richesse de son pays, favorisant l'essor de l'industrie et du commerce. Il développa d'autre part son armée et expérimenta des méthodes tactiques nouvelles. Il favorisa enfin l'enseignement supérieur. Sa réputation de despote éclairé vient surtout de ses conceptions du pouvoir dans lesquelles il fait primer la raison et l'intérêt du pays.

turque et mena un vaste programme de réorganisation et de modernisation de l'Égypte, favorisant notamment la culture du coton et le développement du système éducatif. Les progrès de l'industrie furent en revanche moins probants. La référence à la conquête du Soudan était, dans le contexte de la réalisation de l'œuvre, fort importante puisque la reconnaissance de la souveraineté égyptienne sur le Soudan – dont le monument se faisait ici l'avocat – était source de conflit entre les Britanniques et les Égyptiens.

Les bouleversements qui affectaient le pays ne manquèrent pas d'être utilisés par Muḥammad ʿAlī dans sa propagande, en direction notamment de la France dont il cherchait le soutien dans sa lutte pour une autonomie plus grande vis-à-vis de la Sublime Porte. Le vice-roi se présentait comme le continuateur du programme de réformes initié par les Français, en somme un « Bonaparte » musulman [16].

À l'attention de la population égyptienne, il s'efforçait plutôt de cultiver une certaine analogie avec Ṣalāḥ al-Dīn [17]. À l'instar de celui-ci, il entreprit de grands travaux dans la Citadelle. Il démolit les anciens palais pour construire notamment celui d'Al-Ǧawhara – l'usage en islam jusqu'au XVI^e siècle voulait que chaque prince, pour affirmer la grandeur de son règne, abandonnât le palais de ses prédécesseurs pour s'en faire bâtir un nouveau [18], Muḥammad ʿAlī ravivait ainsi une vieille tradition –, il restaura l'enceinte et fit édifier une mosquée dans le style turc des mosquées d'Istanbul [19]. C'est en ce lieu, symbole du pouvoir depuis l'époque de Ṣalāḥ al-Dīn, qu'il fixa en outre l'emplacement de son tombeau, dans le coin sud-ouest de la mosquée encore inachevée. Un siècle plus tard, le choix de ce lieu, qui n'était pourtant plus le cadre du pouvoir égyptien [20], gardait pour la population toute sa signification : « Muḥammad ʿAlī repose majestueusement au milieu de ses œuvres immortelles », pouvait-on lire dans les journaux à l'occasion de la célébration du centenaire de la mort du fondateur de la dynastie. « […] C'est dans cet endroit même, plein de souvenirs, que se convoquaient les divans, que se tenait la justice, que se déroulaient les fêtes somptueuses. C'est de là également que sortait l'armée victorieuse [21]. »

Le 2 août 1849, Muḥammad ʿAlī mourait à Alexandrie. La mort du souverain, qu'il soit en fonction ou qu'il ait été déposé, constitue un point clef de la relation du dirigeant avec la population, un moment où celle-ci est portée à son paroxysme, que ce soit dans la manifestation de l'attachement et de la douleur consécutive à la disparition ou au contraire de l'indifférence, voire de la réprobation. Les funérailles de Muḥammad ʿAlī donnèrent ainsi

[16] H. Laurens, « Les Pères fondateurs de l'Égypte moderne » *in L'Histoire* 190, juillet-août 1995, p. 106 sq.

[17] Le rapprochement de Muḥammad ʿAlī et de Ṣalāḥ al-Dīn était également sensible pour les Européens. Sir Charles Murray s'en fit le porte-parole : « Le vice-roi égale Salah Eddine par son penchant pour la justice, sa tolérance et dépasse les plus célèbres califes de Bagdad par son expérience et sa perspicacité. » Extrait de J. Tagher, *Méhémet Ali jugé par les Européens de son temps*, Le Caire, 1942.

[18] *Histoire de l'Empire ottoman*, p. 677.

[19] Les travaux de la mosquée débutèrent en 1824, un an après la victoire sur les Wahhābites. Le choix de l'emplacement d'une part, sur un des lieux les plus élevés de la capitale, et du style architectural, d'autre part, ne sont pas sans évoquer les grandes mosquées d'Istanbul construites sous Bāyazīd II, Sulaymān I, Aḥmād I. Muḥammad ʿAlī ne cherchait-il pas effectivement à éveiller un tel rapprochement ?

[20] Les soldats britanniques s'étaient installés dans les bâtiments de la Citadelle. Ils ne quittèrent les lieux que le 4 juillet 1946. Le drapeau égyptien fut pour la première fois hissé sur la Citadelle par le roi Fārūq le 9 août 1946.

[21] Extrait du *Progrès égyptien*, 20 novembre 1949.

l'occasion au peuple d'Égypte de témoigner sa déférence à son *wālī*. Sir Charles Murray, consul général de Grande-Bretagne en Égypte rendait compte à Palmerston, deux jours après la mort du vice-roi, de l'affliction générale en Égypte, en dépit du refus du successeur et petit-fils de Muḥammad ʿAlī, ʿAbbās, de rendre à son prédécesseur les honneurs que, de l'avis général, il méritait. ʿAbbās s'était ainsi opposé à la fermeture des magasins et des administrations et n'avait pas invité le corps consulaire à accompagner la dépouille, mais – notait Murray – « l'attachement et la vénération de toutes les classes en Égypte pour le nom de Méhémet Ali sont des obsèques plus pompeuses que toutes celles qu'il était donné à son successeur de faire. […] Les vieux habitants se souviennent et parlent du chaos et de l'anarchie dont il sauva le pays ; les plus jeunes comparent son gouvernement énergique avec le gouvernement capricieux et irrésolu de son successeur, et toutes les classes, tous les Turcs ou Égyptiens, non seulement sentent mais n'hésitent pas à dire ouvertement que la prospérité de l'Égypte est morte avec Méhémet Ali ou que l'âme de l'Égypte a quitté son corps. » Le consul évoquait alors l'ascendant qu'avait acquis Muḥammad ʿAlī sur la population d'Égypte à la fin de sa vie : « Ce serait vraiment chose rare pour Votre Seigneurie d'entendre dans n'importe quelle province de l'Empire turc tel langage : 'Si Allah pouvait me le permettre, je donnerais volontiers dix ans de ma vie pour les ajouter à ceux de notre vieux Pacha !' Et pourtant j'ai appris que ces paroles tombèrent des lèvres de plus d'un pendant la dernière maladie de Méhémet Ali [22]. » La mort du vice-roi survenait en outre pendant le mois de ramadan, ce que ses contemporains ne manquèrent d'interpréter comme une manifestation du caractère exceptionnel de cet homme [23].

Autant Muḥammad ʿAlī était-il parvenu, en dépit de son autoritarisme, à créer une relation privilégiée avec ses contemporains et à rendre lisible pour les générations suivantes son œuvre de modernisation, autant ses successeurs ne surent pas marquer les esprits durablement. Ibrāhīm Pacha, fils aîné de Muḥammad ʿAlī et dauphin, ne régna que quelques mois et mourut avant son père. Il s'était acquis dans la population une solide réputation de guerrier dans ses expéditions au Levant, mais les notables ne l'appréciaient pas comme en témoigne l'épisode de ses funérailles. Nubar Pacha raconte :

> « La nouvelle se répandit bientôt : je pensais que tous les hauts fonctionnaires s'empresseraient d'accourir. Je me trompais, personne ne se pressa, personne ne se dérangea. Quelle nécessité pour eux d'interrompre leur sommeil ? Celui qu'ils redoutaient n'était plus.
>
> À 8 heures, le grand pas-perdu regorgeait de monde ; mais quelle satisfaction sur tous les visages, […] les masques impassibles des hauts fonctionnaires, causant dans ma chambre comme en temps ordinaire, demandant tranquillement leur pipe aux esclaves qui les accompagnaient. »

[22] Cité par Princesse Chivekiar d'Égypte, *Mon pays*, Paris, 1933. Pour mesurer l'importance de ce témoignage, il convient de rappeler que Palmerston était loin d'entretenir de bons rapports avec le dirigeant égyptien. Le consul général en rendant compte, avec autant d'insistance, de l'attachement des Égyptiens à leur dirigeant défunt pouvait encourir la colère de son ministre, à l'instar du consul Campbell dix ans auparavant. Il fallait donc que les manifestations fussent particulièrement poignantes.
Nubar Pacha dans ses mémoires rend également compte de l'affliction de la population (*Mémoires de Nubar Pacha*, Librairie du Liban, 1983, p. 52).

[23] J. Tagher, *op. cit.*

Quant au cortège funèbre, il fut déserté au fur et à mesure de son avancée par les assistants :

> « Au tournant de la première rue […] plusieurs des grands, ouvertement, sans essayer de se cacher, montèrent à cheval et quittèrent le cortège ; l'exemple fut suivi par une partie des assistants. […] Le cercueil hissé sur l'épaule de quelques fellahs et suivi de quelques pleureuses à gages fut alors porté à un pas précipité à la sépulture de la famille vice royale. Le spectacle était lugubre de cynisme et d'indécence [24]. »

Hormis la statue équestre qui lui fut érigée au Caire, sur la place de l'Opéra, Ibrāhīm resta dans l'ombre de son père. Son neveu et successeur ʿAbbās ne sut pas plus susciter la sympathie [25]. Il mourut assassiné et sombra dans l'oubli [26], de même que Muḥammad Saʿīd qui régna de 1854 à 1863 [27].

Tandis que ses prédécesseurs s'étaient contentés d'hériter du pouvoir que la Sublime Porte leur avait octroyé, Ismāʿīl se montra à son tour très attentif à son image publique. Dès le premier jour, il mit son pouvoir en scène. La lecture du firman impérial qui l'affermissait sur le trône devait se faire à la Citadelle. Aussi, sur le chemin qu'il devait emprunter, posta-t-il des troupes pour lui faire une haie d'honneur. Le cérémonial ne manqua pas d'attirer une foule immense. Le vice-roi se rendait visible. Lorsqu'il quitta les palais de la Citadelle pour s'installer au palais ʿAbdīn qu'il s'était fait construire hors de la vieille ville [28], ses trajets presque quotidiens vers la Citadelle où les affaires gouvernementales continuaient à se traiter, furent organisés de façon à faire « de sa course un triomphe » [29].

Son règne fut marqué par des moments de relations intenses avec la population, certaines suscités par lui, d'autres sur l'initiative des habitants de l'Égypte. En 1866, il se rendit à Istanbul pour obtenir du sultan le droit de succession directe parmi ses descendants. Son retour en Égypte fut triomphal : la ville d'Alexandrie lui organisa une réception, qui n'eut rien à envier au faste déployé trois ans plus tard pour l'inauguration du canal de Suez. Un chroniqueur raconte :

> « La population de l'Égypte tint à manifester son attachement au prince en lui faisant la plus brillante réception. Bien avant la tombée de la nuit une foule immense envahit les rues principales, foule bigarrée, curieuse, originale où tous les types, tous les costumes du monde se trouvent

[24] *Mémoires de Nubar Pacha*, p. 50.

[25] Sous la monarchie, les auteurs n'hésitaient à dresser de lui un portrait peu flatteur : « D'un caractère violent et farouche [ʿAbbās] s'était aliéné l'affection et le respect de tous ceux qui l'approchaient. Sa famille même finit par le détester. [...] Tantôt pratiquant sa religion avec ferveur, tantôt organisant de honteuses orgies ou allant jusqu'à ordonner le massacre de quelques membres de sa famille, il devint ainsi un véritable tyran. » (G. Zananiri, *Le khédive Ismail et l'Égypte 1830-1894*, Alexandrie, 1923, p. 29).

[26] « 'Abbâs était oublié ; on n'en parla même plus, on aurait dit qu'il n'avait jamais existé. Tout était fini, réellement fini de lui, de ses idées, du temps qu'il représentait. [...] Le caractère d''Abbâs est faussement apprécié par les générations actuelles. [...] On ne voit généralement dans 'Abbâs que le sombre châtelain de l''Abbâssieh ou de Benha [...]. » (*Mémoires de Nubar Pacha*, p. 124).

[27] « Aucun ordre n'avait été donné, aucune disposition n'avait été prise au sujet des funérailles [...] Tout le monde était parti pour Le Caire [...] L'indifférence et l'oubli le plus complet accompagnèrent Saʿīd au tombeau. Je sus par la suite qu'il a été enseveli au Nébi-Daniel. » (*Mémoires de Nubar Pacha*, p. 208). Voir également G. Douin, *Histoire du règne du khédive Ismaïl*, t. 1, Rome, 1933. Il y est précisé que moins de douze heures après la mort de Muḥammad Saʿīd, la demeure de ce dernier était abandonnée par la totalité de ses occupants, l'épouse du défunt comprise.

[28] Les sultans ottomans avaient, avant lui, amorcé un mouvement de déconcentration en quittant le palais de Topkapï pour celui de Dolmabahtchè, situé sur les rives du Bosphore dans un quartier aux allures plus modernes et occidentales.

[29] A. Sammarco, *Histoire de l'Égypte moderne depuis Méhémet Ali jusqu'à l'occupation britannique*, t. 2, *Le règne du khédive Ismaïl*, Le Caire, 1937, p. 79.

représentés et qui se fait remarquer par son calme et son attitude réservée. Des nuées d'ouvriers grimpent aux échelles et y couvrent les échafaudages, car l'opération de l'allumage sera longue ; peu à peu le jour disparaît ; le soleil s'est caché derrière les maisons de la place Méhémet Ali qui, presque subitement, se trouve embrasée de mille feux. Le coup d'œil est féerique ; les flammes de Bengale projettent sur les monuments des lueurs fantastiques […] Les fusées se croisent dans l'air avec des sifflements joyeux, éclatent et répandent sur cette foule pâmée des globes aux milles couleurs ou une poussière d'or. […] À mesure que l'on s'avance vers la place, la foule devient plus compacte. […] La foule ne semble pouvoir s'arracher à cet endroit. Qui donc l'y retient ? C'est Sakneh, l'illustre chanteuse et sa troupe gagée par le maître de maison. […] Plus loin par la rue des Sœurs on arrive à la banque Oppenheim ; un arc de triomphe monumental s'élève devant l'édifice, décoré de quatre transparents qui représentent le désert, le Nil, la mer Rouge et la Méditerranée [30]. »

Outre les indications festives à proprement parler qui nous sont transmises, le témoignage est important dans la mesure où il souligne l'unanimité de la population dans la célébration du dirigeant. Égyptiens de toutes classes et étrangers s'étaient manifestement rassemblés pour organiser et prendre part aux réjouissances. À l'enthousiasme quasi général, le vice-roi répondit en apparaissant en public : il sortit, relevait le chroniqueur, en voiture découverte, comblant les attentes de la foule. « Jamais on n'avait fait à Ismail pacha un accueil aussi brillant. »

Quelque temps plus tard, des explosifs furent découverts sous le siège du khédive au théâtre. La nouvelle de cet attentat se répandit, fournissant à la population d'Égypte un nouveau motif pour célébrer son dirigeant. Effectivement, lors de sa première apparition en public après ce bruit, Ismāʿīl fut largement ovationné [31]. Il est possible que cet attentat n'ait été qu'un simulacre. Cela tendrait à montrer l'importance que le khédive accordait à son image publique et le soin mis à l'élaboration d'une politique autour de celle-ci. Si, en revanche, la tentative d'assassinat fut réelle, elle fut, à l'évidence, habilement utilisée pour servir la propagande du khédive. On est loin des vice-rois précédents qui n'éprouvaient guère le besoin de légitimer auprès de la population un pouvoir qu'ils tenaient de la Sublime Porte.

Les déboires financiers du khédive, qui offrirent aux Européens l'occasion de prendre pied dans les affaires intérieures égyptiennes [32], puis sa déposition par le sultan ʿAbd al-Ḥamīd II en juin 1879 eurent toutefois raison de tous ses efforts. Ismāʿīl ne fut bientôt plus connu que comme le « gaspilleur fantasque des biens du pays [33] », celui qui avait ouvert la voie à l'occupation britannique. Bien que son règne n'ait pas été dénué de grandes réalisations qui eussent mérité d'être célébrées, tels l'achèvement du canal de Suez ou la création des Tribunaux mixtes, son héritage résidait surtout, aux yeux des Égyptiens, dans

[30] G. Douin, *op. cit.*, t. 2, p. 84.

[31] « Le 5 avril le vice-roi s'étant rendu au cirque Rany, reçut de la part du nombreux public une véritable ovation. Au moment où le souverain, qui n'était pas attendu, parut dans sa loge, tous les spectateurs, indigènes, Européens, étrangers sans distinction de nationalité se levèrent comme un seul homme et le saluèrent par des acclamations frénétiques. [...] Cette manifestation *toute spontanée* (c'est nous qui soulignons) se répéta par trois fois au cours de la soirée, à l'entrée du prince, pendant l'entracte et à la fin du spectacle. » (*Ibid.*, p. 116-117).

[32] En 1876, la Caisse de la dette publique, organisme franco-anglais, était instituée ; elle était chargée de veiller à l'équilibre des recettes et des dépenses du pays. En 1878, deux ministres européens entrèrent dans le gouvernement de Nubar Pacha.

[33] Expression employée par ʿAbbās Hilmī II dans ses mémoires (*op. cit.*, p. 38).

le poids de la présence anglaise. Il était dès lors difficile, après 1882, d'honorer la mémoire de celui qui avait permis aux Anglais de s'introduire dans les affaires d'Égypte. Ismāʿīl avait certes obtenu que le pouvoir demeure dans sa lignée et n'échoit pas, après lui, à son frère, Muṣṭafā Fāḍil Pacha, mais les circonstances politiques ne permirent même pas à ses successeurs de lui en savoir officiellement gré. Ses funérailles furent toutefois célébrées en grande pompe en 1895 au Caire [34]. Dix jours après le décès survenu au palais d'Emirghiân à proximité d'Istanbul, le défunt était déposé au pied de la Citadelle dans la mosquée Al-Rifāʿī, dont la construction avait débuté sous son règne. Achevée seulement en 1912, la mosquée devait accueillir de nouveau, en 1936 et 1965, les dépouilles des rois Fu'ād et Fārūq, manière indirecte de rendre hommage à leur père et grand-père respectifs [35]. Il faut ensuite attendre 1936 et le début de la rédaction des *Mémoires* du khédive ʿAbbās Ḥilmī II pour entendre un des successeurs d'Ismāʿīl oser célébrer ouvertement l'œuvre de l'aïeul, dans un souci évident de réhabilitation du personnage. L'ouvrage ne fut cependant publié que beaucoup plus tardivement.

En 1879, l'intervention des Européens auprès de la Sublime Porte avait bousculé le cours normal des successions dans la famille du khédive. En 1914, le phénomène se reproduisit : à la faveur de la guerre, les Britanniques instaurèrent unilatéralement un protectorat sur l'Égypte, déposèrent ʿAbbās Ḥilmī II et nommèrent Ḥusayn Kāmil, aîné des princes de la famille de Muḥammad ʿAlī, sultan d'Égypte. À la mort du sultan Ḥusayn en 1917, son fils unique, Kamāl al-Dīn Ḥusayn, déclina ses droits à la succession ; Aḥmad Fu'ād, dernier fils du khédive Ismāʿīl, monta alors sur le trône. Jusqu'à la proclamation de la République en 1953, le pouvoir demeura au sein de cette branche.

De telles entorses commises à la transmission du pouvoir rendaient le développement d'un culte dynastique mal aisé. En outre, la question des droits d'ʿAbbās Ḥilmī et de ses descendants sur la couronne d'Égypte resta en suspens pendant plusieurs années. L'une des revendications formulées par les Égyptiens insurgés contre les Britanniques en 1919 fut d'ailleurs le rétablissement de ʿAbbās Ḥilmī sur son trône [36]. L'hypothèque ne fut levée qu'en 1922 par une série de décrets qui précisaient l'ordre de succession royale, et pour plus de sûreté, les dispositions de la loi réglant la liquidation des biens de l'ex-khédive et portant restriction de ses droits furent rappelées dans le texte de la Constitution de 1923,

[34] « En tête du cortège marchait un escadron de police montée suivi d'un peloton de cavalerie et de batteries d'artillerie puis venaient une députation de l'École militaire, les officiers d'infanterie de l'armée d'occupation, le *sirdar* Kitchener, les membres de son État-major, les représentants des différentes confréries musulmanes, les officiers de la maison du khédive, le clergé, les oulémas et lecteurs du coran. Derrière était porté le cercueil drapé de cachemire avec les ordres de l'ex-khédive, son sabre et son tarbouche. Son Altesse 'Abbâs Hilmi en personne conduisait le deuil. Ses ministres précédaient les diplomates étrangers. La procession s'étendait sur un kilomètre et demi et était fermé par un bataillon d'infanterie égyptien et un contingent de police à cheval. Le peuple suivait. » (P. Ravaisse, « Ismaïl Pacha, khédive d'Égypte » *in La Revue d'Égypte*, Le Caire). Cent coups de canon furent tirés à Alexandrie à l'arrivée de la dépouille et cent un au Caire au moment de l'inhumation.

[35] Fu'ād, le lendemain de son intronisation, avait fait une visite au tombeau de son père, mais ne s'était pas exprimé à son propos (*La Bourse égyptienne*, numéro spécial, 15 février 1933). Les autres princes sont enterrés au Hawš al-Bāšā, au Nord-Ouest du mausolée de l'imam Al-Šāfiʿī. Le mausolée du khédive Tawfīq se situe dans la nécropole de Qāytbāy.

[36] ʿAbbās Ḥilmī naquit en 1874. Il présida aux destinées de l'Égypte de 1892 à 1914 et ne mourut en exil, à Genève, qu'en décembre 1944. Au moment de la Révolution égyptienne de 1919, il n'avait donc que 45 ans.

qui spécifia, de surcroît, que celles-ci ne pouvaient « faire l'objet d'une proposition de révision [37] ». Auparavant, en avril 1920, on vit le tout jeune Fārūq officiellement reconnu par la puissance tutélaire comme successeur de son père au sultanat.

La présence britannique faisait par ailleurs peser une contrainte non négligeable sur le discours officiel : aurait-il fallu se faire l'écho des arguments britanniques justifiant leur intervention et le maintien de l'armée d'occupation dans le pays ?

Il était, dans ces circonstances, plus confortable de laisser les souverains précédents sombrer dans l'oubli dès la fin de leur règne. Ismāʿīl – auquel les chefs d'État, du khédive Muḥammad Tawfīq au roi Aḥmad Fu'ād, auraient pu se référer comme ancêtre commun – ayant perdu son crédit, une seule figure, en définitive, se distinguait au sein de la dynastie albanaise d'Égypte, le fondateur, aux mérites duquel il fallait ajouter celui d'avoir su déjouer les intrigues européennes.

En place d'un culte dynastique, les marques de révérence pour Muḥammad ʿAlī se développèrent. Le premier de ses successeurs, ʿAbbās, qui pourtant avait entretenu des relations très difficiles avec son aïeul [38], amorça le mouvement. Après lui avoir refusé des funérailles dignes de son œuvre, il finit par saluer la mémoire de son ancêtre en lui élevant un tombeau dans la grande mosquée de la Citadelle. Un sarcophage de marbre blanc revêtu d'inscriptions coraniques dorées fut commandé à Istanbul ; sur la petite stèle de marbre couronnée par un tarbouche fut inscrit « Ci-gît le *wālī* d'Égypte et son sauveur, le fondateur de la dynastie régnante, Muḥammad ʿAlī Pacha. » C'est à ce titre, mais également au regard de l'élan modernisateur qu'il insuffla en Égypte qu'il continua à être honoré par ses descendants.

L'ordre honorifique de Muḥammad ʿAlī fut ainsi institué dès qu'Ismāʿīl obtint de la Sublime Porte le droit d'accorder des titres et des décorations civiles aux Égyptiens et aux étrangers [39]. À sa suite, d'autres distinctions célébrant les souverains – manifestations d'un culte dynastique en cours de formation – furent créées, l'ordre d'Ismāʿīl, l'ordre de l'Étoile militaire du roi Fu'ād, le collier de Fu'ād Ier [40].

Une statue équestre en bronze du sculpteur français Jacquemart fut, par ailleurs, érigée en 1872 au cœur d'Alexandrie, au centre de la place bordée par le palais de la Bourse et celui des Tribunaux (actuelle *Maydān al-taḥrīr*). C'était là une grande innovation qui rompait avec les pratiques de l'Empire ottoman : nul sultan n'avait reçu d'hommage sous cette forme [41]. L'érection du monument était contemporaine du courant, né au milieu du XIXe siècle,

[37] L'article 168 de la Constitution de 1923.

[38] A.L. al-Sayyid Marsot, *op. cit.*, p. 87 sq.

[39] Firman de mai 1866.

[40] Le rescrit du 19 mars 1936 instituait le collier de Fu'ād Ier. Il pouvait être conféré aux souverains et princes régnants et aux membres de leur famille, aux chefs d'État et aux membres de la famille royale d'Égypte. Les Égyptiens qui se distinguaient « par un zèle remarquable au service de leur patrie et de leur Roi ainsi que les étrangers qui se seront rendus célèbres au service de l'humanité » étaient susceptibles d'en être décorés, mais le nombre des Égyptiens titulaires du collier était limité à dix, non compris les membres de la famille royale. Le collier, en outre, était restitué au cas où le titulaire se voyait remettre le collier de Muḥammad ʿAlī.
Il existait encore deux autres ordres honorifiques, l'ordre du Nil et celui de la Perfection, réservée aux femmes.

[41] ʿAbd al-ʿAzīz, après un voyage en Europe en 1867, fit exécuter sa propre statue équestre par un artiste anglais. Il fut le seul sultan à s'autoriser une telle représentation de lui-même. Le monument ne fut jamais exposé au regard du public et demeura dans le palais de Beylerbey. Voir F. Georgeon, *op. cit.*, p. 107.

d'exaltation des grands hommes dans les revues et la littérature historique de langue arabe publiées plus particulièrement au Caire et à Beyrouth. Ce mouvement se fondait sur le double postulat que les grands hommes étaient les maîtres d'œuvre de la renaissance et que la supériorité d'une race se mesurait à l'aune du nombre d'hommes éminents qu'elle produisait. Les individus d'exception, au nombre desquels Muḥammad ʿAlī ne manquait pas de figurer, étaient élevés au rang de modèle pour la population et toute une littérature édifiante invitait à les imiter[42]. Or, la statuaire avait sur la biographie l'avantage insigne d'être immédiatement accessible à tous ; elle imposait à l'esprit le souvenir du disparu et de ses mérites et enjoignait au peuple, par sa position dominante et sa majesté, de poursuivre l'œuvre de modernisation et de civilisation entreprise par le grand homme. Ses vertus n'avaient pas besoin d'être clairement exposées, sa statue en faisait une incarnation du génie de la nation, un exemple, voire un modèle. L'inauguration du monument témoigne toutefois d'un rapport ambigu à cette forme nouvelle d'exaltation du glorieux ancêtre. La statue demeura couverte pendant plus d'une année. Et, ce fut presque par hasard que, le 16 août 1873, à l'occasion d'un passage du khédive Ismāʿīl à Alexandrie après un séjour prolongé à Constantinople, la cérémonie de dévoilement eut lieu[43].

Autre forme d'hommage rendu à Muḥammad ʿAlī, le portrait accroché immédiatement à gauche du trône dans la salle du Conseil législatif. Le dessin-exercice des Beaux-Arts où le vice-roi était représenté assis sur son pouf, la barbe moutonneuse, l'œil vif et sévère, le sabre en travers des genoux, pérennisait également le souvenir du grand homme, de façon moins officielle il est vrai.

En 1949, une semaine de festivités fut organisée pour commémorer le centenaire de la mort de Muḥammad ʿAlī. Le peuple d'Égypte ne fut toutefois guère associé aux différentes réjouissances officielles, les fêtes de la monarchie égyptienne ayant toujours affecté un net caractère élitiste, aussi l'hommage resta-t-il celui de la famille royale et des notables : discours à Al-Azhar, cérémonies dans les casernes, inauguration de musées, d'infrastructures publiques portant le nom du souverain célébré, d'une statue équestre à Cavalla, ville natale de Muḥammad ʿAlī… Une revue militaire réservée à un public choisi avait ouvert les solennités de la « Semaine Muḥammad ʿAlī » à Almazah. Or, en manière de clin d'œil, quelques unités avaient revêtu les uniformes du siècle précédent. Le côté folklorique de la parade associé à la volonté de rendre son crédit à l'armée qui venait d'être défaite poussa le roi Fārūq à ordonner que les forces armées défilent de nouveau, six jours plus tard, à travers les rues de la capitale. C'était là chose nouvelle, les grands défilés militaires à l'occasion des commémorations ou des fêtes officielles n'existaient pas sous la monarchie ; Nasser les introduira. La veille de cette manifestation d'un genre nouveau, les journaux publièrent l'itinéraire de la parade, multipliant les mises en garde, dressant la liste des consignes de

[42] Nous nous appuyons ici sur les travaux d'Anne-Laure Dupont et sur sa communication faite à l'occasion du colloque international « Saints et Héros au Moyen Orient », dir. C. Mayeur-Jaouen, Paris, 12 décembre 2000.

[43] « La cérémonie fut très simple et ne dura que quelques minutes. Elle fut présidée par le gouverneur d'Alexandrie et par un général égyptien ; aucun prince, aucun ministre n'y assista. Personne ne se doutait d'ailleurs dans la ville, une heure auparavant, que cette inauguration dut avoir lieu. » (G. Douin, *Histoire du règne du khédive Ismail,* t. II, Rome, 1933, p. 740).

sécurité à respecter. Mais ni le lendemain, ni les jours suivants cet événement exceptionnel ne fut plus évoqué. La population manqua-t-elle au rendez-vous ? Les troupes furent-elles accablées d'invectives ? Y eut-il des « ratés » ? Ce ne fut assurément pas un succès !

Enfin, il ne faudrait pas manquer d'évoquer le culte que certains descendants du *wālī* vouaient, en privé, à leur aïeul. La princesse Chivekiar, première épouse du roi Fu'ād, témoigna ainsi de son exceptionnelle relation avec le défunt fondateur de la dynastie : partie se recueillir sur le tombeau de son ancêtre alors qu'elle se sentait abattue, les deux mains appuyées sur le marbre du sarcophage, elle sentit au terme de l'invocation « sous [ses] mains la pierre qui frémissait et le courage de l'aïeul qui pénétrait [son] âme[44] ».

De même qu'il était difficile d'exalter la famille régnante, après 1882, la mise en scène du pouvoir du souverain et de sa personne se heurtait à la présence anglaise. La réalité du pouvoir était désormais entre les mains du représentant de Sa Majesté britannique, qui, pour honorer son propre souverain et célébrer la grandeur de l'Empire britannique, n'entendait pas s'éclipser. Le dynaste d'Égypte avait perdu sa liberté d'action et de propagande. Le khédive ʿAbbās Hilmī II, vingt-deux ans après sa déposition, témoignait : « Le soi-disant Consul-Général, représentant officiel de la puissance occupante, était là pour interdire tout pouvoir au khédive. […] Ce furent […] des campagnes de presse et de propagande qui empoisonnèrent le pays pendant longtemps, sans autre but que de semer la méfiance et le scepticisme à l'égard du gouvernement et du khédive[45]. » Ces entraves, cependant, n'empêchèrent pas la population égyptienne de saluer, timidement il est vrai, les tentatives esquissées par le souverain de secouer le joug britannique. Le khédive ʿAbbās II rendait hommage aux Égyptiens, dans ses *Mémoires*, pour leur geste en janvier 1893 :

> « Je me suis rendu pour la prière du Vendredi à la mosquée de Sayedna El-Hussein quelques jours après l'incident provoqué par ma décision de remplacer à la présidence du Conseil, Moustapha Fahmi, l'homme des Anglais, par une personnalité de mon choix. Je constatai, ce jour-là, à quel point mon geste avait été compris et apprécié par la population.
>
> Les étudiants s'étaient massés sous les arcades des cafés de la place Ataba el-Khadra, en face du Tribunal mixte. À quelques centaines de pas de la mosquée, un autre groupe bien connu pour son ardeur patriotique stationnait autour de El-Sayed Hussein El-Kassabi ; et de toutes les rues avoisinantes arrivait une foule d'une densité inaccoutumée en ces sortes de cérémonies.
>
> La manifestation fut magnifique. Des vivats, des bravos retentirent sans aucun désordre. Une foule enthousiaste et unanime s'accrocha à ma voiture et la traîna dans les rues du Mousky. Malgré la spontanéité de ce geste et sa vivacité, l'ordre ne fut point troublé, et c'est au milieu d'une foule respectueuse que je quittai la mosquée où je venais prier.
>
> Depuis mon arrivée en Égypte, c'était la première démonstration d'amitié de mon peuple[46]. »

[44] Princesse Chivekiar d'Égypte, *op. cit.*

[45] *Mémoires d'un souverain*, p. 119.

[46] *Ibid.*, p. 117-118.

Malgré son statut de souverain protégé qui limitait sa marge de manœuvre et sa capacité à mobiliser l'opinion autour de sa personne, ʿAbbās Ḥilmī avait su gagner l'affection de son peuple. La modernisation de l'Égypte l'avait, à n'en pas douter, opportunément servi : s'il n'en était pas directement le promoteur, sa participation aux cérémonies d'inauguration avait permis d'attacher dans l'esprit public sa personne aux grandes réalisations de l'époque. La mise en circulation, en 1898, du tramway d'Alexandrie lui fut, par exemple, attribuée par le seul fait d'avoir pris place dans la première voiture [47].

La sympathie profonde des Égyptiens pour leur dirigeant s'exprimait parfois avec une ferveur particulière. Ainsi, en 1910, le retour du khédive en Égypte après un voyage au Hedjaz fut-il célébré avec magnificence par la ville d'Alexandrie. Plus communément cependant, l'attachement au troisième et dernier khédive revêtait des formes discrètes, comme la diffusion de sa photographie dans les habitations égyptiennes. Au-delà de l'aspect sentimental, le cliché revêtait une dimension symbolique ; il était perçu comme une forme de résistance passive à la puissance occupante.

La prise de pouvoir par Muḥammad ʿAlī en 1805 constitua, à bien des égards, une rupture dans l'histoire politique de l'Égypte. Outre l'entrée dans une ère de modernité, le fondateur de la dynastie égyptienne ouvrit une nouvelle époque dans les relations du dirigeant et de ses sujets. Il n'était plus question pour le gouverneur de tenir de la seule Sublime Porte son autorité et son pouvoir, il lui fallait dorénavant recueillir la faveur populaire. La famille régnante esquissait auprès de la population une démarche de légitimation du pouvoir qu'elle tenait de l'autorité suzeraine et dont le firman de mai 1866 garantissait la transmission héréditaire aux descendants du khédive Ismāʿīl. L'établissement d'un culte dynastique participait de ce mouvement : il s'agissait d'inscrire dans l'esprit public égyptien l'idée de la continuité dynastique, dont le pays n'avait pas fait l'expérience depuis près de six siècles. Les déboires financiers et les revers politiques vinrent contrarier le projet et un succédané de culte dynastique, à travers l'hommage rendu à Muḥammad ʿAlī, fut seul développé.

La première guerre mondiale achevée, la situation de l'Égypte se transforma radicalement. Le 28 février 1922, le Royaume-Uni accordait unilatéralement son indépendance à l'Égypte et un an plus tard, le pays faisait peau neuve : le sultan Fu'ād devenait roi et instituait une monarchie parlementaire. La légitimité de la famille royale, qu'avait ancrée la transmission désormais séculaire du pouvoir en son sein, ne fut pas mise en cause, bien que le prestige d'un culte dynastique lui fît défaut. En revanche, le partage du pouvoir entre le roi et les parlementaires devenait source de conflits. La rivalité qui opposait désormais le souverain au parti majoritaire imposait au monarque, comme aux responsables élus, un soin beaucoup plus exigeant de leur image publique.

[47] *Le livre d'or de La Réforme. 1895-1945, 50 ans de vie d'Égypte à travers La Réforme*, Alexandrie, juin 1945.

AnIsl 35 (2001), p. 129-142 Anne-Claire de Gayffier-Bonneville